

JEAN JACQUES

Le serpent dopé



BeQ

Jean Jacques

L'inspecteur Durand # 7

Le serpent dopé

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 484 : version 1.0

Le serpent dopé

Numérisation : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Les lettres anonymes

L'Inspecteur Durand était seul avec son assistant, Émile Tremblay, quand Lionel Haineault, le gérant-général de la compagnie de construction maritime Schetagne Ltée, fit son entrée.

Le nouveau venu regardait l'Inspecteur avec des yeux si étonnés, que celui-ci lui demanda :

– Vous êtes surpris, n'est-ce pas, de rencontrer un policier qui ne peut pas marcher ?

– Je vous l'avoue, monsieur Durand. Je me demande même comment vous avez réussi à solutionner tous les fameux crimes qui ont fait votre réputation.

L'Inspecteur ne répondit pas directement à la question de son interlocuteur, mais reprit d'un air

un peu moqueur :

– Cela vous enlève une grosse partie de votre confiance ?

Malgré l'importance qu'il voulait se donner, le gérant général n'était plus à son aise.

– Je ne veux pas dire cela, répondit-il...

– Enfin, qu'importe ! le Chef vous a adressé à moi et je m'occupe de votre affaire.

Hainault ne parut pas aimer la remarque et dit sèchement :

– Si vous voulez me questionner, je répondrai à vos questions.

– Quel est le nom de la victime ?

– Cécile Pouliot.

– Quand l'a-t-on découverte ?

– Dimanche avant-midi.

– Où demeurait-elle ?

– À l'hôtel Cadillac.

– Racontez-moi ce que vous savez au sujet de la découverte du cadavre.

– C'est un garçon de l'hôtel qui avait été appelé par la femme de chambre, qui m'a raconté l'affaire. Comme il ne paraissait y avoir personne dans la chambre, dimanche avant-midi, la femme de chambre, après avoir frappé à plusieurs reprises, se servit de son passe-partout pour pénétrer dans la pièce. Elle vit la jeune fille étendue auprès de son lit et baignant dans son sang. Elle appela un chasseur aussitôt, et celui-ci constata que M^{lle} Pouliot était morte depuis plusieurs heures. Elle était froide et avait une balle dans le cœur.

– Que faisait-elle à l'usine ?

– Elle était secrétaire de Léopold Sentis, en charge du bureau d'emploi.

– Lui connaissiez-vous des ennemis ?

– Non aucun.

– Sa mort pourrait-elle être rattachée à ses fonctions à l'usine ?

– Je ne crois pas.

– Elle était célibataire ?

– Non. Elle s'est mariée deux fois. Son

premier mari est mort et elle est séparée également du second.

– Y a-t-il longtemps qu'elle travaillait chez vous ?

– Un an environ.

– Avant, quel emploi avait-elle ?

– C'était une chanteuse de grand talent. Elle a demeuré longtemps à Québec où elle avait de très bons contrats à la radio.

– Et elle a quitté cela pour venir chez vous ?

– Cela m'a même surpris passablement, car je sais qu'elle faisait beaucoup plus d'argent à la radio.

– Était-elle en amour avec quelqu'employé de votre compagnie ?

– Je ne suis pas au courant. C'est possible cependant. Vous pourriez questionner Philippe Lavoie là-dessus.

– Qui est-il ?

– C'est notre chef de publicité.

– Il la connaissait bien ?

– Elle a chanté très souvent dans ses programmes.

– Puis-je vous demander si vous avez une opinion sur les causes de sa mort ?

– Je n’ai pas la moindre idée là-dessus.

– C’est bien alors. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps.

Lionel Hainault se leva aussitôt et quitta le petit salon où l’Inspecteur recevait ses gens et passait la majeure partie de son temps.

*

Une fois seuls, les deux policiers se regardèrent.

Ce fut le sergent Tremblay qui parla le premier :

– Un drame de la jalousie probablement. Elle devait être très jolie et quelqu’un de ses soupirants aurait perdu la tête, puis tiré...

– Peut-être... répondit l’Inspecteur, songeur.

Prenant un paquet de lettres, il ajouta :

– En me confiant cette affaire qui paraît bien ordinaire dès le premier abord, le Chef m’a envoyé quelques lettres qu’il a reçues ce matin et qui paraissent compliquer la cause.

– À quel sujet donc, ces lettres ?

– Je ne les ai pas encore lues. Tu vas le faire pour moi, si tu veux bien, à haute voix.

Le sergent commença alors :

« Monsieur le Directeur de la Police,

Je vous écris au sujet du meurtre de Cécile Pouliot, employée à la Schetagne Ltée.

Saviez-vous qu’elle était la femme séparée du gérant-général, Lionel Haineault ? À mon avis, elle avait tellement d’admirateurs, qu’il en est devenu jaloux, même après avoir perdu tous ses droits sur elle.

Vous devriez vous occuper de ce type.

Un ami de la justice. »

– Il ne nous a pas dit cela, tout à l’heure, fit remarquer le sergent Tremblay.

– Il pense peut-être que nous ne découvrirons pas son mariage et sa séparation.

– Tout de même cela ne regarde pas bien.

– Il ne faut pas oublier cependant qu’il s’agit ici d’une lettre anonyme et que de telles informations ne valent pas grand-chose généralement.

– C’est bien vrai.

– Continue donc avec les autres et nous verrons à la fin ce qu’elles nous apprennent.

« Monsieur le Chef de Police,

Peut-être serez-vous intéressé de savoir que le patron de Cécile Pouliot, à la compagnie de construction maritime, Léopold Sentis, était en amour avec elle.

Il est marié cependant et sa femme est tout un numéro. Elle lui est infidèle, sans prendre la peine de cacher ses escapades. Il l’endure

pendant car ils ont un contrat de mariage qui donne au dernier vivant les biens de l'autre. Il ne peut prendre les chances de voir annuler ce contrat par un divorce ou une séparation, car elle vaut \$75 000.00.

Vous auriez probablement intérêt à enquêter de ce côté.

Votre dévoué,

Justicier. »

*

« Monsieur le Directeur de la Sûreté,

Savez-vous qu'Henri Monty, le chef de la production, à la Compagnie Schetagne, était amoureux fou de Cécile Pouliot ?

Il boit tellement cependant, qu'elle refusait de le marier, quoiqu'il puisse y avoir d'autres raisons.

Vous ne perdriez pas votre temps en le questionnant toutefois. Quand il est bien en

boisson, il est capable de tuer.

Votre obligé,

Un ami de la victime. »

« Monsieur le Chef de la Sûreté,

Il y a des choses que je crois de mon devoir de vous informer concernant la mort de la belle Cécile Pouliot, employée aux chantiers maritimes Schetagne.

Le chef de la publicité, Philippe Lavoie, a dû la connaître avant qu'elle ne vienne travailler à Montréal, je veux dire quand elle chantait à la Radio et demeurait à Québec.

Elle avait souvent affaire avec lui aux chantiers et il la reconduisait généralement à son hôtel, après les programmes qu'il organisait avec son concours.

Peut-être que madame Lavoie n'aimait pas ces relations...

Elle aussi travaille au chantier, comme secrétaire du gérant-général, Lionel Hainault.

Tout le monde sait aussi que ce dernier trouve bien de son goût sa secrétaire. Est-ce que Lavoie se vengeait avec la belle chanteuse ?

Toujours est-il qu'il lui a rendu visite dans la soirée de samedi, à l'hôtel. Madame Lavoie doit avoir suivi son mari, car elle a été vue seule à l'hôtel Cadillac, samedi soir également.

Un fait certain, c'est que Philippe Lavoie a été vu dans des Clubs de nuit, seul avec Cécile Pouliot. Un soir même, dans son auto, en face de l'hôtel, il l'a embrassée.

Si vous avez réellement l'idée de faire de la lumière sur ce drame, ne négligez pas l'angle Lavoie, mari et femme.

À bon entendeur,

Salut. »

Une fois sa lecture finie, le détective Tremblay resta songeur.

– Pas la même sorte de papier, dans chacun des cas, fit-il remarquer.

– Il n’y a pas d’écriture à la main, je suppose ?
demanda l’Inspecteur.

– Toutes les lettres sont dactylographiées,
mais chacune avec une machine différente.

– On a voulu donner l’impression que les
lettres menaient de différentes personnes.

– Mais, c’est évident qu’elles ne sont pas du
même envoyeur !

– Qui te fait dire cela ?

– Papier différent, dactylographes différents.
Puis as-tu remarqué qu’elles commencent et
finissent différemment ? D’autant plus qu’elles
parlent de gens différents chaque fois. Chaque
lettre dénonce un suspect et jamais le même.

– Je crois cependant qu’elles viennent toutes
de la même personne et si je savais de qui, je
crois bien que j’aurais la solution du mystère.

– Tu penses que le véritable meurtrier a ainsi
tenté de détourner les soupçons de lui-même ?

– Autrement aurait-il pris la peine d’écrire
cela ? Ou bien s’il avait été innocent, il aurait fait
ses déclarations de vive voix...

– Il avait peut-être peur de parler...

– Je ne crois pas.

– Tu tiens à un seul épistolier, qui serait le meurtrier ?

– Absolument.

– Que faisons-nous alors ?

– Nous allons interroger les cinq personnes indiquée pour commencer.

– Ensemble ?

– Oui, sauf peut-être Philippe Lavoie. Nous le garderons pour la fin, car il n'y a pas lieu d'alarmer sa femme, pour le cas où il n'y aurait rien eu entre lui et la victime.

– Et tu crois découvrir le coupable chez ces cinq personnes ?

– Au contraire, j'ai dans l'idée qu'aucune d'elle n'est coupable. Mais j'espère tirer quelques indices révélateurs de ces entrevues.

– Veux-tu que je les fasse demander immédiatement ?

– Oui et pas de raison, tu sais. Je les veux
toutes ici.

II

Soupçons divers

Julien Durand compta six personnes et regarda son ami Tremblay qui leva les épaules pour indiquer qu'il n'en savait pas plus long au sujet du sixième personnage.

Il s'était rendu aux chantiers et avait donné la liste au gérant-général en lui recommandant de faire vite.

Lionel Hainault avait d'abord commencé par faire des objections, en prétextant que l'absence simultanée de ces personnes dérangerait considérablement la production.

Mais le détective avait simplement répondu :

– Préférez-vous que je fasse détenir ces gens-là comme témoins importants ? Nous avons droit de le faire et je pense que cela vous dérangerait

encore bien plus.

– Mais pourquoi tous ensemble ? avait encore argumenté le gérant.

– C'est l'ordre que j'ai reçu de l'Inspecteur Durand et je ne discute pas les ordres. Venez-vous ou si je prends d'autres moyens ?

– Nous serons là dans une demi-heure, avait alors promis Haineault.

Et maintenant au lieu de cinq, ils étaient six.

Le gérant-général avait fait les présentations et le policier constata que le surnuméraire s'appelait Louis Verreault et était photographe, à l'emploi du département de la publicité.

Il avait tenu à accompagner son grand ami Philippe Lavoie.

L'Inspecteur ne fit aucune remarque à ce sujet et commença :

– J'ai voulu vous voir tous ensemble, afin que vous me racontiez par le détail tout ce que vous savez au sujet de la morte et aussi tout ce que vous auriez remarqué, la concernant, durant la journée de samedi dernier.

Le gérant-général demanda alors :

– Veuillez être assez bon de commencer par moi, afin de me libérer au plus tôt.

– Je vais commencer par vous, en effet, mais je regrette de ne pouvoir vous laisser partir avant d’avoir entendu tout le monde. Je calcule ainsi que les observations d’une personne pourront faire rappeler quelque chose à une autre et aider ainsi mon enquête.

Lionel Haineault parut se résigner et demanda :

– Que voulez-vous de moi ? Je vous ai dit tout à l’heure tout ce que je savais.

– Avez-vous vu Cécile Pouliot samedi ?

– Oui, à mon bureau.

– Veuillez me dire le sujet de votre entrevue.

– Nous avons un visiteur étranger, un américain qui est ingénieur maritime et j’ai fait venir Cécile Pouliot pour l’accompagner dans sa visite des chantiers, de concert en cela avec le chef de la publicité, Philippe Lavoie.

– Comment appelez-vous cet ingénieur ?

– Harold Climo.

– Pour quelle compagnie travaillait-il, aux États-Unis ?

– Il avait une lettre d'introduction de monsieur Kayser et si je me rappelle bien, il travaille pour lui. De toutes façons, il était également recommandé par le Ministère de la Défense Nationale.

– Mademoiselle Pouliot, connaissait-elle cet ingénieur ?

– Non, car j'ai dû les présenter l'une à l'autre et ils ont agi comme de purs étrangers.

– Ensuite que savez-vous d'elle au sujet de la journée de samedi ?

– C'est la seule fois que je l'ai vue samedi et je ne puis rien ajouter.

– Connaissez-vous mademoiselle Pouliot depuis longtemps ?

Il parut réfléchir quelques instants, puis répondit :

– Je l’ai connue quelques jours après son entrée aux chantiers.

– Savez-vous si elle était mariée ?

– Je ne m’en suis pas informé. D’ailleurs je n’avais pas d’affaires là-dedans.

– Sont-ce là toutes les informations que vous pouvez me donner ?

– Absolument.

L’Inspecteur prit un air sévère pour dire en le regardant fixement :

– N’étiez-vous pas le mari séparé de Cécile Pouliot ?

Une bombe qui serait tombée au milieu du groupe n’aurait pas produit plus de surprise.

Chacun regardait maintenant le gérant-général, qui répondit enfin :

– C’est vrai. Je suis son mari, mais comme vous le dites, je suis séparé d’elle par la Cour et ne m’en occupait plus du tout.

– Vous saviez qu’elle avait plusieurs soupirants qui lui faisaient la cour ?

– Je n’avais pas d’affaires là-dedans.

– Répondez à ma question. Saviez-vous oui ou non, qu’Henri Monty voulait la marier et que quelques autres hommes mariés gravitaient dans son intimité ? Et notez que je tiens à savoir la vérité...

– Oui, je le savais.

On s’attendait à des commentaires, mais l’Inspecteur n’ajouta rien à cette déclaration.

Ce fut ensuite au tour d’Henry Monty.

– Vous la connaissiez bien ? lui demanda l’Inspecteur.

– Oui. Et c’est vrai ce que vous disiez tout à l’heure. Je suis célibataire et ai demandé sa main à plusieurs reprises.

– Pourquoi vous refusait-elle ?

– Elle ne disait pas non, mais elle me remettait.

– Je veux la vérité, Monty. Est-ce que je vais être obligé de l’arracher à chacun de vous, maintenant. M^{lle} Pouliot ne vous a-t-elle pas

reproché de prendre trop de boisson, lorsque vous lui faisiez vos propositions de mariage ?

– C'est vrai, admit le jeune ingénieur. Mais elle avait aussi d'autres raisons, qu'elle ne m'a pas expliquées.

– Elle ne vous a jamais dit qu'elle n'était pas libre de se marier ?

– Quant à ça, non ! Je viens seulement d'apprendre qu'elle a déjà été mariée. Je la pensais réellement célibataire.

– Qu'avez-vous fait samedi soir ?

– Est-ce que vous me soupçonneriez, par exemple ? N'oubliez pas que je l'aimais, monsieur.

– Des amoureux éconduits ont déjà tué l'objet de leur flamme...

– Ce n'est pas mon cas...

– Je ne vous demande pas de vous confesser. Je veux savoir ce que vous avez fait samedi soir.

– Comme toutes les fins de semaine, j'ai fêté...

– Ce qui veut dire... ?

– Que je me suis royalement enivré.

– Où ?

– Dans des Clubs de nuit et chez moi.

– Étiez-vous seul ?

– Oui. Cela ne veut pas dire cependant que je l'aurais tuée.

– Je ne parle pas de ça. Mais vous paraissez réaliser que vous n'avez pas d'alibi. Parlez-moi maintenant de la journée de samedi. L'avez-vous vue aux chantiers ?

– Non.

– Pas de la journée ? Pas de téléphone non plus.

– Non.

– Louis Verreault interrompit alors pour faire remarquer :

– Je crois que tu oublies quelque chose, Henry. Peut-être que cela n'a pas d'importance...

– Continuez, monsieur Verreault, ordonna l'Inspecteur.

Mais ce fut Henry Monty qui parla :

– C'est vrai je l'ai rencontrée au cours de sa visite avec monsieur Climo, notre visiteur.

– Lui avez-vous parlé longtemps ?

– Non, seulement quelques mots. Je m'adressai surtout au visiteur.

– Je t'ai vu discuter avec elle, après le départ de Climo, Henry.

L'ingénieur lança un coup d'œil terrible à l'autre, puis ajouta encore :

– C'est vrai je me suis disputé avec elle pendant quelques minutes, après le départ de monsieur Climo. Mais cela ne veut pas dire que je la menaçais ou avais envie de la tuer.

– Vous auriez été mieux cependant de me dire la vérité au début, fit remarquer l'Inspecteur Durand.

– Cela ne vous avance pas plus et me fait du tort.

– C'est à moi de juger, monsieur. Je vous demande les faits seulement.

*

– Puisque vous êtes ici, monsieur Verreault, continua l'Inspecteur, il vaut aussi bien vous demander ce que vous savez sur le compte de M^{lle} Pouliot.

– Pas grand-chose, monsieur l'Inspecteur. Je ne lui ai pas parlé de la journée de samedi.

– Mais vous dites l'avoir vue en compagnie de monsieur Monty.

– J'étais à prendre des photographies dans différents endroits du chantier et me suis adonné à les voir de loin, c'est tout.

Philippe Lavoie demanda alors :

– Pourquoi donc ces photographies ? D'habitude toutes ces affaires me passent par les mains.

– Je sais bien que tu ne m'en avais pas demandées, mais j'ai profité du beau temps pour prendre quelques poses. Si tu en as jamais

besoin...

Le publiciste parut satisfait et ne répondit pas.

Ce fut Julien Durand qui demanda encore :

– Connaissez-vous mademoiselle Pouliot avant son arrivée à Montréal ?

– Je l'avais peut-être rencontrée quelque part mais ne l'avais pas remarquée...

Il fut interrompu par Lionel Haineault, qui s'exclama avec colère :

– Quand elle était à Québec et chantait à la radio, n'avez-vous pas fait de la publicité, pour elle ?

– C'est vrai ! Je n'y pensais plus, répondit le photographe, d'un ton négligent.

– Toujours des restrictions et des mensonges ! dit à son tour l'Inspecteur. Si cela continue, je vous fait tous coffrer comme témoins importants. Je me demande si cela ne vous ferait pas de bien.

Les autres se regardaient, vivement impressionnés.

– Que savez-vous de plus sur son compte ?

demanda l'Inspecteur.

– J'ai travaillé pour elle, à Québec. Je m'en rappelle maintenant, du temps qu'elle était la femme de Lionel Haineault, mais je n'avais avec elle que des relations strictement d'affaires. Je ne la voyais qu'au Poste.

Ce fut ensuite au tour de Léopold Sentis, le patron de la morte :

– Vous étiez satisfait d'elle ? demanda Julien Durand.

– C'était une très bonne secrétaire, répondit-il, pendant que les autres le regardaient curieusement.

– Combien de temps a-t-elle été dans votre bureau ?

– Tout près de deux ans, si je ne me trompe.

– L'avez-vous vue pendant la journée de samedi ?

– À plusieurs reprises.

– Avait-elle l'air inquiète ?

– Pas du tout ! Elle était comme toujours, de

bonne humeur et pleine de vie.

– Rien de spécial donc ?

– Absolument pas.

– La voyiez-vous parfois en dehors du bureau ?

– Non. Je suis un homme marié, moi.

– Vous ne vous occupiez pas quand même de votre secrétaire ?

– Mais pas du tout, monsieur !

– Encore un mensonge.

– Que voulez-vous dire ?

– Que vous étiez amoureux de M^{lle} Pouliot.

– Et puis... ?

– Que les actions de votre femme pouvaient vous porter à lui être infidèle...

Ce fut Louis Verreault qui répondit pour lui :

– Aussi bien le dire, Léopold : Tu aurais bien divorcé ta femme, si ce n'eut pas été la question d'argent, et alors tu aurais demandé la main de M^{lle} Pouliot.

Sans dire un mot, Léopold Sentis se leva et avant que personne n'ait eu le temps de s'interposer, il administra un formidable coup de poing à la mâchoire du photographe, qui roula par terre.

La querelle n'alla pas plus loin, car le sergent Tremblay avait déjà maîtrisé Sentis, tandis que Philippe Lavoie tranquillisait son assistant.

L'inspecteur n'insista pas sur le point cependant et passa à Madame Lavoie.

– Vous saviez que votre mari était bien ami avec M^{lle} Pouliot ?

– Oui, monsieur.

– Cela ne vous faisait rien ?

– Je sais qu'il n'était question que des affaires de la compagnie entre eux.

– N'avez-vous pas suivi votre mari, samedi soir à l'hôtel Cadillac ?

– Vous êtes renseigné, monsieur.

– Répondez à ma question.

– J'ai reçu un téléphone d'un inconnu, me

priant de passer à l'hôtel Cadillac, que M^{lle} Pouliot m'attendait à sa chambre avec mon mari.

– Vous avez reçu un téléphone, dites-vous ?

– C'est bien ça, mais je ne sais pas qui m'a ainsi appelée.

– Et vous avez pris cela pour de l'argent comptant, ne doutant pas un seul instant qu'il pouvait s'agir d'une mystification ?

– J'ai trouvé cela drôle en effet, mais comme je n'avais rien à faire, je me suis rendue à l'hôtel.

– Sans avoir l'idée de vérifier avant par votre propre téléphone à la chanteuse ?

– Cela ne m'est réellement pas venu à l'idée.

– Très étrange, madame, que cette histoire de téléphone. Très étrange ! Et avez-vous vu mademoiselle Pouliot ?

– Non. J'ai fait téléphoner à sa chambre et elle n'a pas répondu.

– Vous vous en êtes retournée immédiatement après, je suppose ?

– Non.

– Qu’avez-vous fait alors ?

– Je suis restée en bas, dans la mezzanine.

– Pourquoi ?

– J’étais un peu fatiguée. Je voulais me reposer quelque peu.

– N’est-il pas vrai que vous aviez alors décidé d’attendre votre mari que vous croyiez sorti avec M^{lle} Pouliot ?

– On ne peut donc rien vous cacher, même nos pensées les plus intimes, fit alors la jeune femme, avec une certaine ironie dans la voix.

– Vous étiez quelque peu jalouse et aviez décidé de les surveiller, n’est-ce pas ?

– Admettons que j’aurais été curieuse.

– Dans la journée de samedi avez-vous remarqué quelque chose d’anormal aux chantiers ?

– Non. Rien.

– Pas un mot ? Pas un geste ?

– Tenez. Maintenant que j’y pense, j’ai entendu deux mots qui m’ont paru pour le moins

bizarres, mais je me suis peut-être trompée. Je puis avoir mal compris...

– Quels étaient ces mots ?

– D’abord le mot SERPENT, puis le mot DOPÉ.

– Serpent Dopé ?

– Oui, c’est bien cela. Mais ils furent prononcés par deux personnes différentes, j’en suis certaine. Il ne s’agissait pas du tout des mêmes voix.

– Qui les avaient prononcés ?

– Je l’ignore complètement. Les deux voix m’ont semblé celles d’étrangers.

– D’où cela avait-il l’air de venir ?

– Du corridor à la porte du bureau de monsieur Haineault.

– Où était M. Haineault à ce moment-là ?

– Dans le bureau, à me donner des ordres.

– Lui avez-vous parlé de cela ?

– Non. J’étais d’ailleurs tellement certaine de m’être trompée, que je ne voulais pas le déranger

pour rien.

– Vous n’avez pas eu la curiosité non plus d’aller voir de qui il s’agissait ?

– Aussitôt que j’ai été libre, je me suis élancée dans le corridor, mais il n’y avait plus personne.

– Et vous n’avez pas la moindre indication ou un soupçon quelconque ?

– Pas du tout.

Se tournant alors vers le jeune photographe, l’Inspecteur demanda :

– Vous qui avez des réponses à tout, vous ne pouvez rien dire là-dessus ?

– Je ne connais rien de ça, monsieur l’Inspecteur. D’ailleurs je me demande bien ce que cela aurait pu signifier. Il doit s’agir d’une erreur d’après moi.

– C’est possible.

Il ne restait plus que l’interrogatoire du chef de la publicité, qui avait été gardé pour la fin.

À la surprise générale, l’Inspecteur déclara qu’il tenait à l’interroger en particulier.

Tout le monde sortit donc, à l'exception de Philippe Lavoie qui resta seul avec les deux policiers.

III

Position dangereuse

Philippe Lavoie n'était pas peu surpris de constater qu'on faisait du spécial à son sujet.

Dès qu'il fut seul dans le salon de Julien Durand, il demanda donc, avec une certaine anxiété dans la voix :

– Vous avez donc quelque chose de bien grave à me demander pour m'avoir gardé après les autres ?

– Je tenais à vous entretenir en particulier, en effet, pour plus d'une raison, répondit l'Inspecteur gravement.

– Questionnez alors.

– Vous connaissiez M^{lle} Pouliot intimement, n'est-ce pas ?

– Que voulez-vous dire ?

– Rien, sauf ce que j’ai dit. Maintenant répondez-moi.

– Je la connaissais probablement plus que les autres employés du chantier, car j’ai eu beaucoup d’affaires avec elle.

– Avant que je n’entre dans les détails, auriez-vous quelque chose que vous désireriez me confier ?

– Elle m’a déjà parlé de ce que ma femme a rapporté tout à l’heure, du fameux Serpent Dopé.

– Que vous a-t-elle dit ?

– C’est une longue histoire.

– Allez quand même : j’ai tout le temps voulu pour vous écouter.

– Cela remonte au temps où elle faisait de la radio à Québec. C’est même la raison pour laquelle elle a quitté la capitale pour venir à Montréal. Elle ne se croyait plus en sûreté là-bas ; elle craignait même pour sa vie.

– Je ne vois pas le rapprochement, mais allez quand même.

– Un soir qu'elle devait chanter au poste elle arriva environ une heure avant le temps de son émission. Comme il faisait très beau, elle décida d'attendre dans sa voiture, en arrière de l'immeuble. Il faisait noir et on ne pouvait l'apercevoir, allongée dans son auto. D'autant plus qu'il y avait quantité d'autres voitures, stationnées au même endroit. C'est alors qu'elle constata l'arrivée de deux hommes, qu'elle ne put reconnaître malheureusement, à cause de l'obscurité. Ces deux personnages n'étaient cependant pas loin de son auto, et elle vit qu'ils attendaient quelqu'un. Un autre personnage arriva. Et le dialogue suivant s'engagea :

– Serpent, dit un des hommes arrivés en premier lieu.

– Dopé, répondit le dernier venu.

Alors celui qui n'avait pas encore dit un mot, demanda :

– Avez-vous les papiers ?

– Oui, répondit l'autre.

Il se fit un échange de ce qui lui parut être de

grandes enveloppes brunes.

Aussitôt après, celui qui avait demandé les papiers sortit un revolver de sa poche et tira sur le dernier venu à bout portant. Mais à la grande surprise de la jeune chanteuse, il tourna ensuite son arme vers celui qui l'accompagnait et le tua aussi froidement que le premier.

– Et je suppose qu'elle a révélé sa présence alors ? demanda l'Inspecteur.

– Pas immédiatement cependant. Elle attendit quelques minutes, puis partit avec son auto.

– Et c'est ce qui l'a fait quitter Québec par la suite ? A-t-elle été menacée ?

– Non. Mais elle a eu peur que le meurtrier ne l'ait aperçue et puisse la reconnaître par là.

– Avait-il l'air d'un homme du pays ?

– Il avait un rude accent étranger. C'était probablement un Allemand.

– Un espion probablement ?

– C'est ce qu'elle a pensé. S'il l'avait vue quelque peu, il aurait pu la reconnaître et vouloir

s'en débarrasser, de peur qu'elle en sache trop sur son compte.

– A-t-elle conté cela à la police ?

– Je le lui ai demandé, mais elle m'a répondu que non. Elle ne voulait pas attirer l'attention sur ce qu'elle avait vu faire, sans être capable de donner le moindre signalement du meurtrier.

– D'après ce que je comprends ces deux mots ne sont ni plus ni moins qu'un mot de passe entre les confédérés d'une même bande. Ils les ont employés à Québec et ce fut la même chose aux chantiers Schetagne.

– C'est également ce que je pense, c'est donc pour cela que je me suis empressé de vous rapporter ce qu'elle m'avait confié.

– Vous deviez alors être bien intime avec elle pour qu'elle vous fasse de telles confidences ?

– Vous voulez dire que j'étais en amour avec elle ?

– Attachez à mes paroles la signification que vous voudrez, mais répondez à ma question.

– Je connaissais en effet très bien M^{lle} Pouliot

et je crois qu'elle avait également beaucoup d'amitié pour moi.

– Vous la voyiez en dehors des chantiers ?

– J'allais la reconduire à son hôtel parfois, le soir, après un programme que j'avais organisé...

– Est-ce tout ?

– Que voulez-vous dire ?

– Vous n'êtes jamais entré dans sa chambre à l'hôtel ?

– Non.

– Nous reviendrons là-dessus tout à l'heure.

Pour le moment dites-moi si vous ne sortiez pas avec elle, pour visiter les Clubs de Nuit, par exemple, de temps en temps ?

– En allant la reconduire, je l'ai déjà amenée prendre un coquetel dans des Clubs, mais je ne vois pas que cela puisse porter à conséquence.

– Peut-être pas... Il faut cependant que je vous pose une question directe.

– Allez.

– Vous étiez en amour avec M^{lle} Pouliot ?

– Non.

– Vous ne l’avez jamais embrassée dans votre voiture, à la porte de son hôtel ?

– Je vois que vous êtes renseigné.

La figure du publiciste expectora immédiatement une vive contrariété, puis il se décida enfin :

– Oui. Une fois. Mais je vous assure que cela ne portait pas à conséquence. C’est justement le soir qu’elle m’a fait des confidences au sujet de son départ de Québec, surtout du double meurtre qu’elle avait vu se perpétrer en arrière du poste de radio. Elle me paraissait alors tellement effrayée encore et bouleversée, que j’ai ressenti beaucoup de tendresse pour elle et n’ai pu m’empêcher de la prendre dans mes bras et...

– Je comprends, mais vous m’affirmez qu’il n’y a jamais rien eu entre vous deux ?

– Je vous le jure.

– Votre femme était-elle au courant de cette scène ?

– Non. À quoi cela m’aurait-il servi de

l'inquiéter pour rien. Nous nous entendons tellement bien ensemble, que je ne voudrais pas pour tout l'or au monde jeter un nuage sur notre bonheur.

– Vous réalisez cependant que je suis au courant, moi... ?

– Oui. Et cela me surprend énormément. Puis-je vous demander d'où vous tenez ce détail ?

– Je ne peux dévoiler immédiatement ma source d'information. Ce que je veux vous faire comprendre, c'est que votre femme aurait bien pu apprendre la même chose que moi.

Philippe Lavoie paraissait maintenant bouleversé par cette révélation.

Il répondit pourtant :

– Dans ce cas elle m'en aurait parlé.

– Si au contraire, elle était devenue jalouse de Cécile Pouliot et était allée à l'hôtel Cadillac pour la tuer... ?

– Non, je suis certain que Reine n'aurait pas agi ainsi.

– Qui sait ?

Le publiciste se rappela alors l'admission qu'avait faite sa femme dans ce même bureau, quelques minutes auparavant et il réalisait où l'Inspecteur voulait en venir.

– Vous faites allusion, n'est-ce pas, à son voyage à l'hôtel Cadillac, samedi soir ?

– Je ne peux réellement pas l'oublier.

– Mais ne vous a-t-elle pas dit également qu'elle y avait été appelée par un téléphone ?

– Qui sait si ce n'était pas exactement le téléphone dont elle nous a parlé et si elle ne s'est pas rendue là sur une dénonciation anonyme, espérant vous prendre en flagrant délit d'infidélité ?

– Vous m'insultez, monsieur Durand !

– Laissons les sentiments de côté pour quelques minutes. N'oubliez pas que nous avons un meurtre sur les bras...

– Ce n'est pas une raison pour accuser ma femme de ce meurtre.

– Vous aimeriez mieux que ce soit vous que j'accuse.. ?

– Comment cela ?

– N'êtes-vous pas allé vous-même à l'hôtel Cadillac, samedi soir ?

– Vous savez donc tout ?

– Possible.

– Eh bien oui, j'y suis allé !

– Pour voir M^{lle} Pouliot ?

– Oui.

– Vous aviez un rendez-vous avec elle ?

– Non. C'est un homme qui m'a téléphoné pour me dire que M^{lle} Pouliot tenait absolument à me voir. Elle était supposée donner un party et elle tenait à me faire connaître un jeune homme qu'elle voulait faire entrer aux chantiers.

– Mais ce n'est pas elle-même qui vous a parlé au téléphone ?

– Non. C'était une voix masculine que je ne connaissais pas.

- Et vous êtes allé à l’hôtel ?
- Oui.
- À quelle heure ?
- Vers les neuf heures du soir.
- Avez-vous vu la jeune fille ?
- Non.
- Pourquoi ?
- J’ai monté à sa chambre.
- Excusez-moi si je vous interromps. Vous saviez le numéro de sa chambre ?
- Non. Je l’ai demandé au commis en bas.
- Continuez.
- J’entendais bien le radio qui jouait fort dans sa chambre, mais elle ne répondait pas aux coups que je frappais à sa porte.
- Qu’avez-vous fait alors ?
- J’ai frappé à plusieurs reprises de plus en plus fort, et quand j’ai vu qu’elle ne répondait pas, je me suis imaginé qu’elle avait changé d’idée, que peut-être elle tenait maintenant à être

seule avec ce jeune homme qu'elle désirait me présenter. Aussi j'ai tourné les talons et suis revenu à la maison aussitôt.

– Votre femme y était-elle ?

Le publiciste ne répondit pas immédiatement. Il réfléchit pendant quelques minutes, puis dit d'une voix résignée :

– À quoi sert de le cacher, puisque vous savez tout. Non. Ma femme ne revint que quelques minutes après moi.

– Vous a-t-elle parlé de sa visite à l'hôtel ?

– Non.

– Vous admettez avec moi que sa conduite peut me paraître étrange ?

– Mais je suis certain qu'elle ne peut avoir commis un meurtre !

– On ne sait jamais. Cependant je ne l'accuse pas immédiatement. Tout de même, je ne m'explique pas certains points. Si elle avait confiance en vous, pourquoi ne vous a-t-elle pas au moins parlé de sa visite à l'hôtel ?

– Parce qu'elle a trouvé cela insignifiant, je suppose.

– Ou parce qu'elle ne tenait pas à ce que vous sachiez qu'elle s'y était rendue ?

– Signifiant qu'elle est allée là pour tuer M^{lle} Pouliot... ? Dites-le puisque vous le pensez...

– Je dirai ce que j'entends dire. Pour le moment, je me demande pourquoi tout le monde que j'ai questionné tout à l'heure tenait à cacher quelque chose. Il y a quelque chose que je n'aime pas dans tout cela.

– Arrêtez-moi si vous le voulez. Mais je suis certain que ma femme est innocente. Jamais elle ne ferait une chose pareille, à moins d'être devenue folle. Et je sais qu'elle a encore toute sa raison.

– Parlons d'autre chose, si vous le voulez. Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal dans la conduite de M^{lle} Pouliot, samedi dernier ?

– Non. Absolument rien.

– Vous l'avez vue à plusieurs reprises aux chantiers, je présume ?

– Naturellement.

– Que pensez-vous de votre assistant, Louis Verreault ?

– C'est un de mes grands amis. Je le connais depuis longtemps. C'est même moi qui l'ai fait entrer aux chantiers.

– N'avez-vous pas remarqué tout à l'heure qu'il prenait plaisir à forcer les gens à dévoiler des choses qu'ils tenaient à ne pas dire ?

– Bien sûr.

– Pourquoi faisait il cela ?

– Probablement parce qu'il pensait que je pourrais être douté et qu'il gênait à mettre tout au clair, pour écarter les soupçons sur moi et ma femme.

– Il savait donc que j'avais des questions spéciales à vous poser. Et s'il le savait c'est parce que vous lui aviez parlé de votre position dans cette affaire...

– Rien n'est moins vrai. Verreault est mon ami, mais je suis certain qu'il ne savait pas que j'étais allé à l'hôtel Cadillac, samedi soir.

– Vous en êtes bien certain ?

– Comment l'aurait-il su, vu que je ne lui en avais pas parlé ?

L'Inspecteur ne répondit pas à cette question et changea le cours de ses questions.

– Saviez-vous que Cécile Pouliot avait déjà été mariée deux fois ?

– Oui

– Vous saviez donc que Lionel Haineault était son mari ?

– Non. Elle m'avait dit que son premier mari était mort et que le deuxième était encore vivant, bien que vivant séparé, mais j'ignorais de qui il s'agissait.

– C'est bien, monsieur Lavoie. Vous pouvez disposer.

IV

Le revolver

– Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Julien Durand à son assistant Tremblay, lorsque Philippe Lavoie fut parti.

– Tout le monde paraît avoir quelque chose à cacher. Il ne faut pourtant pas conclure à une conspiration collective.

– Non, je n'irais pas jusque là. Cependant, j'ai bien l'idée que le meurtrier était parmi les personnes présentes ici tout à l'heure.

– Philippe Lavoie alors, ou sa femme ?

– Pourquoi ?

– C'est celui qui connaissait le plus la victime et très intimement même. Sa femme a pu réellement en être jalouse.

– Possible. Mais que fais-tu des lettres ?

– Pourquoi Lavoie ne les aurait-il pas écrites lui-même pour détourner les soupçons ?

– Y a-t-il quelque chose qui te le fait désigner plus qu'un autre ?

– Il faut que quelqu'un ait été bien intime avec M^{lle} Pouliot pour en savoir tellement sur son compte. Tu prends, par exemple, l'histoire du baiser dans l'auto, en face de l'hôtel... celle de ses deux maris...

– Et il aurait parlé de lui afin de détourner les soupçons ?

– Justement.

– Tu ne trouves pas cela trop clair ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu ne trouves pas la mise en scène trop complète pour inculper Philippe Lavoie ?

– C'est peut-être vrai. Mais qui alors ? Monty, l'amoureux évincé ? Son patron déjà marié, Léopold Sentis ? Son ancien mari, Lionel Haineault... ?

– Pourquoi pas Verreault lui-même ?

– Je ne vois pas comment tu le relierais à cela.

Le téléphone sonna alors et une voix étrangère demanda à parler à l'Inspecteur Durand.

Immédiatement il s'aperçut qu'il s'agissait de quelqu'un qui cherchait à dissimuler sa voix.

Il fit un signe à son ami Tremblay pour lui ordonner de faire des recherches immédiatement afin de retracer l'appel, tandis qu'il tenterait de faire durer la conversation.

Mais l'interlocuteur de l'Inspecteur paraissait connaître son affaire. Il ne lambina pas au téléphone.

– Inspecteur Durand ? demanda-t-il.

– Oui. Qui parle ?

– Pas d'importance. Ce que je voulais vous dire, c'est que vous n'êtes pas bien habile d'avoir laissé sortir de chez vous le meurtrier de M^{lle} Cécile Pouliot, il y a à peine quelques minutes.

– Mais qui parle... ?

Il n'y avait déjà plus personne sur la ligne. Le téléphone venait de se refermer, avant que le

sergent Tremblay ait pu faire quoi que ce soit à ce sujet.

– C'est au sujet de M^{lle} Pouliot, je suppose ?
demanda le sergent à son ami.

– Oui. Et sais-tu ce que le type m'a dit ?

– Non.

– Que je venais de laisser sortir de chez moi le meurtrier de la jeune femme.

– Alors, tu avais bien raison. Le meurtrier était ici tout à l'heure.

– Je suis même parfaitement convaincu que c'est lui qui vient de me parler.

– C'est bien de valeur que je n'aie pu retracer l'appel assez vite...

– Ne t'en fais pas. Il téléphonait probablement d'une boîte publique et cela ne nous aurait pas plus avancés.

– Que faisons-nous maintenant ?

– Le jeu de l'assassin.

– Quoi encore ?

– Il veut que nous arrêtions Philippe Lavoie : c'est évident.

– Tu veux que j'y aille ?

– Oui. Va chez lui et ramène-le. Garde l'œil ouvert cependant.

– Ne crains rien.

*

En sortant du bureau de l'Inspecteur Durand, Philippe Lavoie était en proie à des pensées plus ou moins gaies.

Il savait que le policier avait de graves soupçons à son égard et contre sa femme.

– Est-ce qu'elle aurait fait cela ?

Le fait qu'elle lui avait caché sa visite de samedi soir à l'hôtel Cadillac n'indiquait rien de bon.

S'il fallait...

Il fut donc très content de s'entendre interpellé

par une voix familière :

– Allo, Phil !

C'était son ami et assistant, Louis Verreault.

– Tu m'as attendu pendant tout ce temps-là ?
demanda Lavoie.

– Ta femme était quelque peu inquiète. Je lui
ai donc dit de continuer à la maison, que je
t'attendrais. Viens la rejoindre au plus tôt. Elle
est partie avec Henry Monty, qui paraissait
broyer du noir plus que jamais.

– Allons-y alors.

Ils trouvèrent Reine Lavoie en compagnie du
jeune ingénieur.

Elle était à préparer des Collins, tandis que
Monty affaissé dans un fauteuil, paraissait déjà
sous l'influence de la boisson.

– Quoi de nouveau ? demanda Reine Lavoie,
l'inquiétude plein les yeux.

– Il m'a parlé longuement, mais ne paraît pas
avoir rien contre qui que ce soit d'entre nous. Il
voulait simplement en apprendre le plus possible

sur le compte de la victime, répondit le mari.

– A-t-il fait des commentaires sur ma visite à l'hôtel Cadillac ?

– Oui. Mais sans importance.

Le publiciste, qui avait été bouleversé lors de la révélation de sa femme dans le bureau de l'Inspecteur Durand, se sentit étrangement remué par la question qu'elle venait de lui poser.

Il essaya de n'en rien laisser paraître cependant, afin d'avoir le temps de réfléchir sur le sujet.

Elle n'eut pas même le temps de questionner plus longuement, que la sonnette d'entrée se faisait entendre.

C'étaient Léopold Sentis et sa femme, Estelle.

Ils avaient évidemment pris quelques verres avant d'arriver, car ils étaient tous deux plus ou moins d'aplomb sur leurs jambes.

Ce fut Sentis qui parla le premier.

– Je veux m'excuser, Louis, dit-il au photographe. Je me suis conduit très mal tout à

l'heure. J'espère que tu me pardonnes.

– Entendu, vieux, répondit Louis Verreault. Tout le monde était énervé avec cette histoire.

– Prenons donc un Collins, invita Philippe Lavoie. Cela nous ramènera.

Tout le monde accepta avec enthousiasme et Louis Verreault, qui était un intime de la maison, passa à la cuisine avec madame Lavoie pour préparer les verres.

Après le premier verre, il fut question de suivants et comme tout le monde paraissait vouloir rester là pendant quelque temps le maître de la maison s'excusa pour passer dans sa chambre, changer de vêtement.

Comme il remuait des chemises dans son tiroir, il aperçut un revolver qu'il ne connaissait pas.

Pris d'un soupçon terrible, il regarda l'arme et constata qu'une balle seulement avait été tirée.

C'était un .38 et la balle qui avait tué la jeune chanteuse en était également une de calibre .38.

Est-ce qu'après tout il ne s'agirait pas de sa

femme ?

Ou plutôt ce devait être quelqu'une des personnes présentes qui au cours des va et vient, avait glissé le revolver dans le tiroir, afin de le faire soupçonner.

Il changea son vêtement et revint dans le vivoir où tout le monde buvait.

Mais il eut beau scruter toutes les physionomies, aucune n'avait l'air pire que les autres.

Ce devait être Reine... Pourtant une telle action était si contraire à son caractère.

Mais on ne sait jamais. Quand il est question d'amour ! Et Philippe Lavoie savait qu'elle l'aimait jalousement et ardemment.

Le pauvre homme se débattait dans ces pensées atroces, quand on frappa à la porte.

Cette fois c'était le détective Tremblay avec un autre policier.

Le publiciste comprit immédiatement qu'on venait l'arrêter.

Dans le fond il préférerait y passer à la place de sa femme, qu'il aimait bien sincèrement.

Le détective n'avait pas encore parlé, que Reine Lavoie, l'invita à passer dans la chambre à coucher.

Elle empêcha Philippe de les suivre et referma la porte derrière elle.

Cinq minutes plus tard elle sortait avec son manteau, sans dire un mot.

– Mais où vas-tu, Reine ? demanda le mari inquiet.

Ce fut le détective qui répondit :

– Je dois amener votre femme au Poste, monsieur Lavoie. Dès qu'elle ne sera plus au secret, je vous avertirai pour que vous puissiez la voir.

– Mais ce n'est pas elle...

– Malheureusement, elle est dans une très mauvaise posture. Je ne puis m'empêcher de l'arrêter.

La jeune femme cependant ne disait rien et

refusa de parler à son mari même.

Il comprit alors qu'elle l'avait pensé coupable, probablement en voyant le revolver dans son tiroir et se sacrifiait pour lui.

Aussitôt après le départ des policiers et de leur captive, le couple Sentis partit également, puis ce fut Henry Monty.

Chacun eut une bonne parole à l'égard du mari si affecté, mais on voyait qu'ils éprouvaient tous un réel soulagement de voir qu'on en était enfin arrivé à une solution.

Une fois seul avec son ami Verreault, Philippe Lavoie se tourna vers lui pour lui demander :

– Est-ce que tu la crois coupable, toi ?

– Mais tu sais bien que non, mon vieux. C'est une erreur.

– Mais qu'a-t-elle bien pu dire au détective pour qu'il l'amène ainsi ?

– Elle a dû s'accuser pour te sauver, pensant que tu avais quelque chose à faire dans le meurtre...

– Et toi, le penses-tu ?

– Pas le moins du monde. Mais il va falloir le prouver...

– Que faire ?

– Je suis bien prêt à t'aider dans cette malheureuse affaire. Si tu penses que je puis faire quelque chose, compte sur moi.

– Merci, vieux. Mais je t'assure que j'ai la tête pas mal affectée. Je me demande bien par où commencer ?

– Peut-être pourrions-nous voir un avocat pour Reine...

– Il n'y a pas de presse encore. Je me demande si Sentis ou Monty n'en savent pas plus long qu'ils ne le laissent entendre.

– Veux-tu que nous allions les voir ?

– Tu ne trouves pas que Monty avait un air bien étrange tout à l'heure ?

– Il était en boisson, comme d'habitude, d'ailleurs.

– Tu n'as donc pas remarqué son regard ?

- Pas spécialement.
- D’après moi, il me faisait l’effet d’un tueur.
- Un type qui prend autant de boisson, serait capable en effet des pires actions.
- Et tu sais qu’il aimait Cécile Pouliot à la folie ?
- C’est entendu.
- Je me demande s’il ne se déciderait pas à parler en le pressant quelque peu ?
- Il y a aussi le couple Sentis. Tu te rappelles de la réaction de Léopold, dans le bureau de l’Inspecteur Durand ?
- Mais il est venu s’excuser...
- Le fait même d’être venu ici, surtout avec sa femme, ne me dit rien de bon.
- Tu as peut-être raison.
- Il ne faudrait pas négliger ce côté de l’affaire.
- D’autant plus que tu sais que l’histoire de sa femme est des plus compliquée.

– Elle paraît être très volage.

– Oui. Et Léopold le sait, sans aucun doute. Ce n'est que la question d'argent qui l'empêche de divorcer.

– Alors il aurait avoué son amour à Cécile Pouliot...

– Naturellement. Et qui sait si Estelle Sentis n'aurait pas vu cela d'un mauvais œil ?

– Elle est bien violente, je sais....

– Elle a découvert l'amourette de son mari et a décidé d'y mettre fin...

– Pourtant Cécile Pouliot m'en aurait parlé. J'étais bien ami avec elle, tu sais.

– On n'aime pas toujours à parler de ces choses...

– Pourtant elle m'a paru bien saturée d'amour. Tu sais qu'elle n'a pas été chanceuse dans ses deux mariages. Toujours elle m'a dit que c'était fini avec l'amour.

– Mais on ne sait jamais quand cela recommence...

- Tu as peut-être raison.
- Allons les voir alors... ?
- Nous allons faire une chose. Tu vas te rendre chez Monty et moi, j'irai chez les Sentis.
- Où te rejoindrai-je ?
- Reviens ici, dans une heure environ.
- Très bien. Je pars immédiatement.
- Je te suivrai bientôt. Je vais faire quelques téléphones en attendant. Entre autres il y a un avocat que je veux appeler au sujet de Reine.
- Très bien alors. Bonne chance.
- Bonjour, vieux.
- Dès que le photographe fut parti, Philippe Lavoie passa dans la chambre pour aller voir si le revolver était encore là.

À sa grande surprise rien n'avait été dérangé.

Peut-être Reine ne l'avait pas vu, ou peut-être aussi s'était-elle livrée dans le but de lui donner le temps de le faire disparaître.

Pourtant c'était impossible. Elle ne pouvait

avoir fait cela. Et tout ce cauchemar n'était que le fruit de circonstances incontrôlables que la vérité viendrait bientôt éclaircir d'une façon définitive.

À n'en pas douter, quelqu'un dans le groupe qui avait été réuni chez l'Inspecteur Durand, savait quelque chose qui conduirait à la solution du mystère.

V

Coups de feu

Quand Philippe Lavoie arriva à la porte de l'appartement des époux Sentis, il entendit les éclats d'une violente dispute.

Ce n'était probablement pas le temps de leur faire une visite, mais cependant il ne pouvait ni ne voulait retarder son enquête.

Reine était dans une cellule et cette seule pensée le mettait hors de lui-même.

Ce fut Estelle Sentis qui vint ouvrir.

Elle portait un costume de voyage et dans le salon d'entrée, il y avait trois malles déjà toutes bouclées.

— Vous arrivez à temps, dit-elle avec un sourire amer. Je vous offre une gentille petite scène de ménage.

Léopold Sentis était debout, atterré, mais ne paraissait pas être sur le point de partir lui aussi.

– Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? demanda Lavoie.

– Je m'en retourne chez ma mère, fit la jeune femme. J'en ai assez de ces histoires de meurtre.

– Qu'est-ce que tu dis là ? reprocha Sentis. Tu ne vois donc pas que tes paroles sont compromettantes au suprême degré ?

– Que m'importe maintenant. J'obtiendrai bien un divorce avec cette histoire. Tu avais bien beau cacher tes amours.

Philippe Lavoie assistait à la continuation de la scène sans rien dire et il se demandait maintenant si Sentis n'en savait pas plus long qu'il n'avait avoué au sujet de la jeune chanteuse.

Quoique décidé à assister jusqu'à la fin de la scène, il fit mine de vouloir se retirer, disant :

– Je reviendrai un autre jour. Je ne suis pas pressé.

– Vous ne dérangez pas, Philippe, reprit Estelle. D'ailleurs je pars dans quelques minutes.

J'en ai assez de cette vie.

– C'est plutôt moi qui devrait dire cela, reprit le mari.

– Ah ! toi, je te connais. C'était la question d'argent qui te retenait à mes côtés. Sans cela tu te serais encore bien moins gêné avec la belle Cécile Pouliot.

– Mais puisque je te dis qu'il n'y a rien eu entre nous !

– Ça regarde très mal du moins.

– Tu n'as toujours bien pas envie de dire que c'est moi qui l'ai tuée ?

– Qui sait ?

– Espèce de...

– Tiens, voilà que c'est toi qui va trouver à redire maintenant.

– J'aurais bien raison, cependant.

– Eh bien, je n'ai pas tué moi...

– Tais-toi ou je...

– As-tu donc envie de me faire ce que tu as

fait à ta belle flamme.

– Tu mériterais bien d’avoir le même sort !

Philippe Lavoie réalisait que sa présence était réellement déplacée. Il décida de prendre congé, mais les autres étaient tellement acharnés à se disputer qu’ils ne répondirent même pas à ses paroles lorsqu’il sortit de l’appartement.

En descendant l’escalier, il repassait la scène qu’il venait de voir.

Se pourrait-il que Sentis fut le véritable assassin ?

– Cécile Pouliot aurait bien pu enfin céder à ses avances, mais plus tard, Estelle se serait aperçu de quelque chose et aurait menacé de faire un éclat.

Léopold aurait alors eu peur de voir partir sa femme avec son argent et il aurait décidé de supprimer Cécile pour qu’elle ne puisse rien révéler sur leur compte.

On bien Léopold Sentis aurait tiré sur la jeune fille, parce qu’elle se refusait à lui.

Puis ensuite il aurait déguisé sa voix pour

l'appeler lui-même ainsi que sa femme, afin de faire passer le meurtre sur leur compte.

Il fallait toujours bien rattacher ces deux téléphones à quelqu'un et surtout à un motif.

Ils ne pouvaient venir que du meurtrier et d'ailleurs c'était très habile de sa part.

Philippe Lavoie avait souvent été vu avec la jeune chanteuse et aux yeux des autres, sa conduite pouvait bien avoir prêté à soupçon.

Mais il y avait également l'arrestation de sa femme qu'il devait considérer.

La découverte du revolver et sa conversation avec le détective Tremblay.

Il avait fallu qu'elle lui dise quelque chose de convainquant pour qu'il l'amène ainsi sans rien dire.

S'il fallait que ce fut elle... ?

Mais alors les paroles de madame Sentis... ?

Tout en faisant ces réflexions, Philippe Lavoie prit place dans son auto pour retourner chez lui rencontrer Louis Verreault et discuter avec lui de

ce qu'il venait d'entendre entre les époux Sentis.

Mais il était tellement distrait qu'il échappa ses clefs par terre au moment où il tentait de les insérer dans la serrure de sa porte.

Juste au moment où il se baissait pour les ramasser, il entendit une détonation de révolver et une balle passa exactement à l'endroit où sa tête se trouvait un moment avant et frappa le cadre de la portière.

Sans se relever, il s'arrangea pour se glisser derrière le char afin de regarder dans la direction d'où venait le coup.

Il ne vit qu'un petit nuage de fumée, qui provenait de l'arme sans aucun doute.

Mais il n'y avait plus personne au coin de la rue.

Ce ne pouvait pas être Léopold Sentis, car il n'avait certainement pas eu le temps de sortir par en arrière et de contourner le bloc pour attaquer ainsi le publiciste.

De toute façon il ne pouvait s'agir que de l'assassin.

Ce devait donc être ou Henry Monty ou Lionel Haineault.

Il regarda l'heure pour savoir d'après Verreault si Monty avait eu le temps de se rendre à cet endroit de la ville après la visite de l'autre.

Qui sait, c'était peut-être Haineault... ?

Pour plus de sûreté, Philippe Lavoie entra dans la première pharmacie qu'il rencontra pour téléphoner ce qui renait de lui arriver à l'Inspecteur Durand.

Celui-ci ne parut pas surpris outre mesure du nouvel attentat dirigé sur le publiciste.

– Je vais envoyer mon ami Tremblay vous rencontrer immédiatement, monsieur Lavoie, promit l'Inspecteur. Où allez-vous maintenant ?

– Je me rends tout droit chez moi. Je vous offrirais bien d'aller chez vous, mais j'ai donné rendez-vous à Louis Verreault chez moi, et j'ai quelque chose de bien important à vérifier avec lui.

– Je dépêche Émile Tremblay chez vous alors. Attendez-le avant de faire quoi que ce soit.

– Je n’y manquerai pas, Inspecteur.

– Très bien alors.

En chemin Philippe Lavoie garda l’œil ouvert au cas où on le prendrait encore pour cible.

Mais il ne s’occupa bientôt plus de cela. Il croisait tellement de monde que toute précaution devenait inutile, si son agresseur de tout à l’heure décidait de recommencer.

Il s’en remit donc au hasard et parvint sain et sauf à sa demeure.

Louis Verreault venait justement d’arriver.

Dès qu’ils furent entrés dans le salon de son appartement, Philippe Lavoie raconta l’agression dont il venait d’être victime, ainsi que son entrevue avec les Sentis.

– Je crois que Sentis n’est pas coupable, déclara Verreault. Comme tu dis, il n’aurait pas eu le temps de sortir de chez lui et d’aller s’embusquer.

– Alors qui ? Henry Monty ?

– Pas plus. Je l’ai laissé il n’y a que quelques

minutes. Puis il était tellement en boisson qu'il n'aurait pas pu tenir un revolver dans sa main.

– Alors qui... ?

– Lionel Haineault peut-être... ?

– Il ne reste plus que lui du moins.

– Je n'en vois pas d'autres. Tu sais, il n'a pas dû prendre facilement la séparation que lui a imposée sa femme.

– La jalousie serait un bon motif.

– Cela s'est déjà vu.

Le téléphone sonna alors et Philippe Lavoie se précipita à l'appareil, espérant qu'il s'agissait de nouvelles de Reine.

Mais ce n'était que le bureau des chantiers.

Il s'agissait de quelque chose de grave. Cependant... Un incendie venait de se déclarer et tout le chantier était en flammes.

D'après ce qu'on lui disait, le feu avait été allumé en plusieurs endroits et surtout à des points très difficiles d'accès : ce qui rendait le travail des pompiers presque impossible.

Aussitôt qu'il eut fait part de la nouvelle à Louis Verreault, celui-ci s'exclama :

– Allons-y au plus vite. Peut-être pouvons-nous faire quelque chose...

– C'est que j'attends quelqu'un...

– Qui donc ?

– Le détective Tremblay. J'ai communiqué avec l'Inspecteur Durand aussitôt après l'attentat dont j'ai été victime tout à l'heure et il m'a dit d'attendre son assistant ici.

– Appelle de nouveau, dis-leur que tu es obligé de te rendre aux chantiers.

– C'est vrai, je vais faire cela.

Le détective Tremblay n'était pas encore parti pour aller rejoindre Philippe Lavoie.

Il fut donc entendu que les hommes se rejoindraient sur l'emplacement du sinistre.

Philippe Lavoie venait à peine de fermer la ligne que son appareil sonnait encore.

Cette fois, c'était Lionel Haineault lui-même qui réclamait sa présence au plus tôt.

– Il se passe quelque chose de très grave, disait-il.

– Quoi donc ?

– Le feu qui consume les chantiers actuellement, est l'œuvre de saboteurs ennemis.

– Comment le sais-tu ?...

– On vient d'arrêter le fameux Harold Climo, qui visitait nos chantiers samedi dernier.

– Comment cela ?

– C'est la police Montée qui a découvert qu'il s'agissait d'un espion allemand.

– C'est lui qui aurait mis le feu ?

– Pas directement, mais un complice probablement et il s'agit de mettre la main sur le traître au plus tôt.

– J'y vais immédiatement. Verreault est avec moi. Je l'emmène.

– Très bien. Je vous attends à mon bureau.

En deux mots, Philippe Lavoie expliqua ce dont il s'agissait à son camarade et ils montèrent précipitamment dans l'auto du publiciste pour se

diriger vers les chantiers Schetagne.

– Viens au bureau d’Haineault, invita Philippe Lavoie.

– Je veux passer par mon atelier de photographie prendre un caméra. On ne sait pas. Quelques photos du sinistre pourront peut-être aider à en trouver les causes.

– Tu as raison. C’est une excellente idée.

Lionel Haineault s’en venait déjà à la rencontre de son chef de publicité.

– C’est épouvantable, une affaire comme celle-là ! Tu vois où le feu est le plus violent. Je me demande comment un homme a pu aller jusque là pour y jeter des acides, sans se faire remarquer.

Il s’agissait en effet de points où personne n’allait en général.

– Qui t’a dit qu’il s’agit d’acides ? demanda le publiciste à son gérant.

– Ce sont les experts de la police Montée qui sont sur les lieux. L’incendiaire a arrosé certains endroits d’acides inflammables et c’est ainsi que

le feu a commencé.

Philippe Lavoie se rappela soudain d'une chose qui lui ouvrit enfin les yeux.

Laissant là son gérant, il courut à la rencontre de Louis Verreault, mais ce dernier n'était déjà plus à son atelier.

S'informant d'un côté et de l'autre, il réussit enfin à le retracer dans un coin éloigné, où le feu ne s'était pas encore propagé.

– Qu'est-ce que tu fais là ? lui cria-t-il de loin, en le voyant occupé à prendre des photographies, au haut d'une échelle.

– J'ai trouvé quelque chose. Mais je ne puis te dire cela immédiatement. Va m'attendre dans mon atelier. J'aurai besoin de toi.

Philippe Lavoie revint sur ses pas et pénétra dans l'atelier de Louis Verreault..

La première chose qui attira son attention, fut la rangée de petites bouteilles d'acides divers, qu'il aperçut dans le laboratoire.

Profitant de sa solitude il se mit en devoir de faire le tour de la place, examinant chaque coin.

Soudain une détonation se fit entendre, suivie immédiatement par une autre et d'un cri de douleur.

Quant à lui il porta la main à son bras gauche, qui venait d'être transpercé d'une balle.

Heureusement il ne paraissait avoir rien de brisé, car il pouvait encore remuer le bras.

Le détective Tremblay apparut immédiatement.

– Êtes-vous blessé ? demanda-t-il.

– Je crois que ce ne sera pas grand chose. Il m'a atteint au bras seulement.

– Heureusement que je suis arrivé en temps.

– C'est Verreault, n'est-ce pas ?

– Oui. Comment le saviez-vous ?

– Je venais de remarquer que les endroits qui ont servi de foyers à l'incendie, avaient tous été visités par lui samedi dernier.

D'autres policiers étaient maintenant sur les lieux avec l'ambulance du chantier.

Quand Philippe Lavoie eut été pansé à l'hôpital et bien installé dans un lit, la garde-malade introduisit quelques visiteurs.

La première personne à faire son entrée dans la chambre fut Reine elle-même.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la scène qui suivit.

Cependant quand les premières effusions furent calmées, le détective Tremblay expliqua comment il en était venu à douter lui-même Louis Verreault, ou plutôt comment l'Inspecteur Durand en était arrivé là avec ses déductions.

– Mais pourquoi a-t-il fait arrêter ma femme ? demandait le publiciste.

– C'était pour égarer le véritable assassin. Nous savions que ni vous, ni votre femme n'étiez coupables. J'allais vous arrêter à votre appartement, mais votre femme s'est dévouée, et m'a affirmé que c'était elle qui avait tué. Alors l'un ou l'autre, cela ne faisait rien pourvu que

j'arrête quelqu'un de vous deux.

– Ainsi elle croyait que je pouvais avoir tué ?
Quelle méchante de petite femme !

Ce fut elle-même qui répondit alors :

– Je ne croyais pas que tu avais tué, mais j'étais certaine que tu étais la victime de circonstances incontrôlables. C'est donc pourquoi j'ai voulu te remplacer en prison, afin que tu puisses t'occuper d'aider à trouver le coupable.

– Ça, c'est mieux, Reine.

Mais le détective Tremblay continuait :

– Après votre téléphone, l'Inspecteur Durand a communiqué lui-même avec les autres personnes qu'il avait vues à son bureau plus à bonne heure dans la journée. Il les a toutes localisées, sauf Louis Verreault naturellement. Or comme il fallait absolument que ce soit une de ces personnes-là qui ait tué M^{lle} Pouliot, il en a déduit que Verreault était le coupable.

– Et vous veniez aux chantiers pour l'arrêter, je suppose ?

– Il me fallait d'autres preuves contre lui

cependant. Car si nous étions moralement convaincus de sa culpabilité, il fallait encore plus pour le faire condamner par un jury. Je me suis donc attaché à ses pas. Je l'ai vu prendre des photos et jeter encore de l'acide. J'allais l'appréhender, quand il est revenu à son atelier, pour tirer sur vous. Malheureusement, j'ai été un peu trop lent et il a tiré avant moi.

– Qu'importe, maintenant que vous l'avez mis hors d'état de nuire !

Cet ouvrage est le 484^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.